

Le Figaro



SOMMAIRE

Charles CHASSE	Un Ministre Condottiere, M. Winston Churchill	193
Francis CARCO	Dédicaces	206
Emile SICARD	Elzéar Rougier	209
Francis de MIOMANDRE	Au-delà des Mers	216
Jean PELLERIN	Conte	240
Abel LÉGER	Poèmes	243

DOIT-ON SE MARIER JEUNE ?

Enquête du D^r Louis PORCHERON

Réponses de AUREL, BRIEUX, de l'Académie Française, D^r HUCHARD, Paul-Hyacinthe LOYSON, J. MARNI, RACHILDE, Monseigneur X..

CHRONIQUE DU MOIS

Eugène PIERRE	La Politique	244
Edmond JALOUX	Lettre d'une provinciale	247
Louis MANDIN	Les Poèmes	253
Albert ERLANDE	Les Romains	257
Emile ROBERT	Lettres Provençales	259
Léon BOQUET	Chronique Septentrionale	266
L'ARTHEUSIS	Lettres Néo-Grecques	273
MAGDELINE DE NANTES	Lettre d'Autriche	276
Mario MUNIER	Les Revues	278
Jean PELERIN	Les Journaux	281
Paul HENRIET	Les Théâtres	282
Paul MALÉTO	En Marge de la Littérature	287
	Échos	288

PARIS

Agence Générale
98, Rue Blanche

MARSEILLE

Administration-Rédaction
10, Montée de Lodi

PRIX DU NUMÉRO

FRANCE 0 fr. 60 ETRANGER 1 fr

LE FEU

Directeur : **Emile SICARD**

Administrateurs :

D^r Louis PORCHERON,
Paul & Jean BARLATIER

Secrétaire de la Rédaction :

Mario MEUNIER

*La Revue ne publie que de l'inédit — Les manuscrits ne sont pas rendus
Les auteurs sont responsables de leurs articles*

PRIX DU NUMERO : France, 0,60 ; Etranger, 1 fr.
ABONNEMENTS : France (1 an), 8 fr. ; Etranger (1 an), 12 fr.

PRIX GONCOURT 1908

Francis de MIOMANDRE

ÉCRIT SUR DE L'EAU

ROMAN

SEPTIÈME ÉDITION

1 vol. **3 fr. 50** — Edition de la Revue **LE FEU**

CRÉDIT LYONNAIS

Fondé en 1863

Société Anonyme : Capital 250 MILLIONS entièrement versés

MARSEILLE

23, Rue Saint-Ferréol, 16, 18, 20, Rue de Rome

F. Pocachard, directeur

Agence A : Allées de Méilhan, 74 -- Agence B, Place Estrangin-Pastré --
Agence C. Place Sadi-Carnot, 4

Le **CRÉDIT LYONNAIS** fait toutes les opérations de
Banque. — Garde de titres de toutes natures moyennant un minime droit. —
Location de Compartiments de Coffres-Forts

Le Gérant : **A. TRAVAIN.**

CHRONIQUE SEPTENTRIONALE

Des noms et des œuvres. — Le Nord manifeste, depuis quelque temps, une activité intellectuelle tout-à-fait inusitée. Les grands quotidiens font sa place à la littérature septentrionale, et ce n'est pas une mince satisfaction pour les écrivains et les artistes de chez nous, trop habitués à l'indifférence ambiante, de sentir enfin autour d'eux des sympathies et de constater qu'on les apprécie, comme il sied, dans les journaux à fort tirage de la région. De là, à atteindre le public, il n'y a qu'un pas et le pas sera vite franchi. C'est ainsi que M. Henri Potez a inauguré dans *l'Echo du Nord* une chronique hebdomadaire des livres. Il ne m'est pas permis, puisque je la signe, d'insister sur la rubrique « Le Nord à Paris » qui paraît, chaque semaine, dans le même journal, dont le rédacteur en chef, M. Emile Ferré, est un esprit très ouvert et compréhensif et acquis, dès longtemps, aux idées fécondes de décentralisation littéraire et artistique.

Il est juste de mentionner aussi dans un autre journal lillois, *Le Nouvelliste*, les articles bi-mensuels sur les prosateurs et poètes récents de la Flandre et dans lesquels M. C. Lecigne, professeur aux Facultés Catholiques, s'attache à mettre en valeur l'effort considérable tenté, en ces dernières années, dans le sens d'une véritable renaissance. En attendant le livre curieux que ces pages ne manqueront pas de composer bientôt, sans doute, M. C. Lecigne a donné, sous ce titre : *Du Dilettantisme à l'action* (1) une série d'études littéraires contemporaines d'une portée plus générale. M. Lecigne, dans ce livre documenté et d'une lecture attrayante, examine comment partis du dilettantisme, Taine, Brunetière, Bourget, Lemaitre, Barrès et Anatole France, conformément à la

Paris, Lethielleux, éditeur, 1908.

loi qui domine aujourd'hui toutes les intelligences » sont devenus des hommes de lutte, d'action et de doctrine. Cette évolution littéraire et morale, M. Lecigne l'a marquée avec d'autant plus de satisfaction que, sauf pour Anatole France, les sceptiques de la première heure s'avèrent des croyants d'hier ou de l'heure présente. Ou s'ils s'arrêtent au seuil des églises, comme Barrès et Bourget, le critique escompte visiblement le temps prochain où s'accomplira la victoire, illusoire peut-être, de la foi sur le doute. Ces considérations que l'auteur estime symptomatiques risquaient de faire dévier la critique vers des tendances où il lui est nuisible de s'aventurer. Mais il faut savoir gré à M. Lecigne d'avoir gardé ses jugements du fâcheux parti-pris et d'avoir pensé, par exemple, que France, qu'il a voulu représenter « dans la mobilité capricieuse de sa physionomie », est un modèle « des plus séduisants, des plus populaires et des plus pervers qu'il soit possible d'imaginer », mais un grand, très grand écrivain. Il faut être reconnaissant à M. Lecigne d'avoir pensé cela et de l'avoir écrit.

*
* *

Devant la Faculté officielle des Lettres de Lille a eu lieu récemment une soutenance de thèses pour le doctorat ès-lettres qui intéresse, à divers titres, tous les littérateurs. Elle a permis, en effet, à un jeune avocat du barreau de Charleville, M. René Descharmes, de fournir une contribution nouvelle à l'étude de Flaubert et de ses amis par deux livres composés avec beaucoup de méthode et une conscience louable. L'un, *Flaubert, sa vie et ses idées avant 1857* (1) représente un travail considérable autour d'une période, un peu négligée jusqu'à ce jour, de la vie

(1) Paris, A. Ferroud, edit., 1909.

de l'auteur de *Madame Bovary*. Cette période est pourtant la plus significative au sujet de l'élaboration de l'esthétique du romancier. Il serait souhaitable de voir M. Descharmes achever la biographie de Flaubert comme il l'a commencée. Il y aurait là un monument définitif auquel beaucoup trouveraient plaisir et profit.

Dans l'autre livre moins compact, et tout aussi bien documenté, M. René Descharmes s'est fait l'éditeur des œuvres manuscrites ou peu connues d'*Alfred Le Poittevin* (1), un ami de qui Flaubert prisait fort le savoir et même le talent. Il y a, dans ce volume, l'essentiel de ce qu'il importe de connaître pour juger Le Poittevin et ne pas trop s'enthousiasmer sur sa valeur qui est médiocre.

*
* *

D'autres livres de septentrionaux ont vu le jour. Au premier rang, ces *Jardins de Bade* (2) du pauvre Georges Philippe qui a eu une fin si mélancolique et si prématurée, après avoir éveillé les plus beaux espoirs et les plus chères sympathies. L'amitié de quelques-uns et l'admiration de quelques autres ont fait les frais de cette édition où sont rassemblés les fragments d'une œuvre éparse dans des revues oubliées. Ces proses, délicieuses dans leur maniérisme subtil, empêcheront, souhaitons-le, que le souvenir de Georges Philippe tombe dans le trop rapide oubli, comme sa raison est tombée dans un néant plus triste que la mort qui l'a pris à 29 ans.

Il y a encore les poètes. D'abord, le troisième livre : *Dans la Lumière Antique* (3), par M. Auguste Angellier. Sûrement, M. Auguste Angellier s'achemine vers la per-

(1) Paris, A. Ferroud, édit., 1909.

(2) Paris, édition du « Beffroi », 1909.

(3) Paris, Hachette, éditeur, 1908.

fection drue et forte qui caractérise sa manière et le rend si peu semblables aux poèmes vagues et flottants de ce temps. Sous la fiction idéalisante d'épisodes anciens, un cœur se raconte et propose à ceux qui viennent sa grave et païenne sagesse :

Il dit que les baisers sont les frères des fleurs,
Que les heures d'aimer sont les heures suprêmes
Et que les fronts sont faits pour qu'en leurs profondeurs
Le monde se balance aux axes des problèmes.

Il dit, lorsque l'instant est atteint du repos
Qu'il faut, sans amertume et sans déconvenue,
Baisser sur l'univers le rideau des yeux clos,
Et traverser sans peur la minute inconnue.

Comme pour les celliers on presse les raisins,
Il dit qu'il faut presser le jus des énergies,
Et, vers de plus profonds et d'ignorés destins,
Former, à tout hasard, des âmes élargies.

Et quelles nobles Georgiques ne seraient-elles pas à citer :

Dans un ton bucolique plus modeste, les poésies *Sous les Saules* (1), de M. Adrien Hugnet, « secrétaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Vimeu, membre de la Société des Antiquaires de Picardie », M. Auguste Dorchain, inlassablement aimable préfacier, a écrit à la première page du recueil : « J'aime vos vers ; ils ont une âme qui s'exhale en sons très purs et très doux : c'est, au bord d'un étang de Picardie, vers le soir, à l'heure où les fauvettes des roseaux se sont tues, où les rainettes ne chantent pas encore, où les cantharides ne bruissent plus autour des frênes, où les frelons sont rentrés au creux du

(1) Saint-Valéry-sur-Somme, imp. Ricard, 1908.

vieil orme, où, dans un ciel couleur de perle la lune pâle s'est levée, — un chœur de flûte ». Il n'y a rien à ajouter à ce tableau idyllique, ni à retrancher, à part peut-être les cantharides.

Et voici enfin *Les Ames de la Mer* (1) que Madame Emilie de Villers dédie à la Bretagne en général et aux granits de Ploumanach en particulier. Dire en vers classiques la vieille et rude Armorique est devenu, depuis Brizeux, une espèce de poncif. Depuis cinquante ans, les bardes et autres poètes du crû exploitent avec une inlassable et monotone persévérance le filon découvert. Les ouvriers du terroir ne manquent pas et la veine désormais est si peu fertile qu'on s'étonne de voir que les étrangers arrivent à la rescousse. Cependant, les *Ames de la Mer* sont une œuvre puissante, sinon originale, et d'une forme solide quoique inégale. Il reste à M^{me} de Villers d'employer ces qualités à un labeur moins ingrat et moins breton. Le Nord ne peut-il suffire à notre inspiration ?

*
* *

Les meilleurs de nos artistes s'en contentent bien. Je dis cela, à propos de la toute récente exposition des peintres et sculpteurs (ancienne Société Nouvelle) qui a eu lieu aux Galeries Georges Petit, rue de Sèze, à Paris : Une trentaine d'hommes, pas davantage, avec une bonne centaine d'œuvres. Des artistes indépendants au bon et vrai sens du mot ; beaucoup d'étrangers. M. Henri Duhem, dans ce groupe, représenta dignement le Nord.

Le peintre douaisien, fidèle observateur de la vie provinciale et notateur scrupuleux du terroir natal, avait envoyé huit toiles où il a décrit les paysages, urbains ou campa-

(1) Paris, F. de Rudeval, édit., 1908.

gnards qui lui sont familiers. Les rues intimes, au silence recueilli du vieux Douai qu'il habite, la Scarpe, ses ponts et ses bateaux évoqués poétiquement à travers la vision de l'artiste dans des tableaux comme *l'Ecluse*, *Canal*, *Le Soir* et *Ruelle en Flandre*. Ces toits de tuiles rouges à mansardes, ces maisons aux persiennes closes, ces boutiques aux volets verts, ces pavés herbeux et ces trottoirs moussus qu'animent seulement quelques femmes ou quelques enfants, tout septentrional les connaît et les aime. On localiserait aisément, non loin de la rue d'Arras, à Douai, tel alignement de façades d'un quai rougi par le soleil couchant qui, dans *l'Ecluse* par exemple, contraste si intensément et si heureusement avec l'eau profonde aux remous verts de la rivière. Le caractère local est aussi très nettement affirmé dans *La Boutique d'oranges*. C'est un soir d'hiver. La neige fondue, sous les lumières jaunes des rares reverbères, blenit les pavés; des fiacres stationnent à l'arrière-plan et un couple d'amoureux s'attarde dans l'ombre propice. Cependant, attentifs seulement à l'éventaire tentateur où luisent « les fruits d'or », trois gamins en capuchons, au sortir de l'école primaire, s'apprêtent à dépenser leur « dimanche ».

M. Henri Duhem, avec le *Troupeau sortant du parc* et *Récolte* a peint l'Artois où chaque été le ramène. Le spectacle est familier et d'une vérité soigneuse de cet août-ron qui, perdu dans l'immensité de la plaine montante tachée d'or par les « moyettes » charge en hâte le blé sous la grisaille d'un ciel où menace l'orage. Et on ne sait s'il convient d'admirer davantage l'emprise du pays sur l'inspiration de l'artiste ou la hautaine esthétique attestée par l'œuvre réalisée. On se plaisait, en tout cas, pour les mêmes raisons, à deux tableautins délicieux, l'un et l'autre intitulés *Automne*. Ici, dans un doux matin doré, s'effeuille

la frondaison polychrome des bois d'arrière-saison. Là, au bord de l'eau rêveuse, s'inclinent les saules dénudés, pleins de belles mélancolies.

M. le Sidaner est né dans l'île Maurice, mais il a fait de longs séjours à Douai et il habite, depuis des années déjà, un délicieux village de l'Oise. On peut le considérer comme un compatriote. Son exposition valait, en dehors de ces considérations. Et on s'y attardait. Les cinq toiles de M. le Sidaner étaient comme des jardins vivants. Une fenêtre ouverte sur la rivière, une autre parée d'œillets, *le seuil* d'une maison au printemps, des tournesols épanouis (*les soleils*), voilà d'humbles sujets en apparence. Mais, dans ce cadre et dans ces fleurs, le peintre enclot toute la nature palpitante et odorante, suscitatrice de rêve et de poésie. C'est un enchantement de couleur, une féerie d'ombre et de lumière. Le décor s'approfondit et se multiplie dans les vitres et des perspectives inouïes se prolongent.

Faut-il considérer M. Emile Claus comme un des nôtres ? Certes, puisque le peintre flamand a mêmes horizons que ceux qui habitent de l'autre côté de la frontière et mêmes tendances. Et nous savons que sa maison est assise à Astène, au bord de la Lys herbagère dont nul n'a su rendre, comme lui, l'atmosphère heureuse et embuée. *Hiver*, de M. Claus, givrait de rose tendre les matins de février, le frémissement des eaux froides et les branches ténues des peupliers. *Le banc bleu* invitait à la contemplation des jeux mouvants de l'herbe et des feuillages sur une rive ombreuse. Et il émanait de ces tableaux un grand éblouissement.

Il est heureux que la *France Artiste* fondée il y a peu de mois, à Lille, par M. Albert Croquez, s'attache à populariser, encore confusément parfois, les noms et les œu-

vres des meilleurs artistes qui œuvrent dans les Flandres belges et françaises. L'âme et le pays sont pareils et les démarcations politiques sont factices. Il est bon de trouver réunis ceux qui écrivent les strophes du poème à la gloire de la Flandre, bien que selon des esthétiques différentes. C'est ainsi qu'on a pu lire dans les premiers fascicules de la *Flandre Artiste* de consciencieuses études sur Claus, sur Rassenfosse, James Eusor ou J.-A. Déjardin. Les directions générales des artistes d'une région s'accusent mieux grâce à cet éclectisme.

Un Congrès de la Société pour l'avancement des Sciences va se tenir à Lille prochainement. Il reste à désirer que dans la publication des travaux qui sera faite à ce propos, une place soit réservée au mouvement plus spécialement littéraire et artistique de la province. On fera œuvre d'encouragement en soulignant les efforts réalisés de ce côté par dix années déjà de vie intellectuelle féconde et sans tapage.

LÉON BOCQUET.